

déjà, puisqu'elles s'étaient d'abord fait conduire à l'ancienne demeure, où elles avaient appris la mort du père, les fatigues de la pauvre Rosa et enfin son départ pour l'hospice. Elles furent navrées au récit de tous ces malheurs, coururent aussitôt chez celui qui avait recueilli les petits orphelins, et, en les lui recommandant, elles lui laissèrent une somme d'argent pour l'aider dans l'œuvre de charité qu'il avait si bien commencée.

En remontant en voiture, Sophie se jeta tout en larmes dans les bras de sa mère ; elle avait le cœur gros de regrets et sa conscience toute pleine de remords. Madame Wilson, étonnée et effrayée de la violence de ses sanglots, l'interrogeait en vain sur la cause de cette douleur exagérée ; elle ne pouvait obtenir d'autre réponse que : " C'est ma faute ! c'est ma faute !!! "

A force de caresses et de douces paroles consolantes, le calme se rétablit peu à peu, et madame Wilson apprit que la veille de leur départ pour l'Italie, la tante de Sophie avait donné à celle-ci dix belles pièces d'or pour servir à ses menus plaisirs. Elle avait tout de suite pensé à se faire conduire chez Rosa pour laisser à celle-ci la moitié de sa bourse ; mais tout occupée des préparatifs à faire, entraînée par sa tante pour les différentes emplettes, dont celle-ci s'était chargée à la place de sa belle-sœur, trop souffrante pour s'occuper de quoi que ce fût, elle avait négligé cette première résolution ; enfin, l'ajournant d'heure en heure, elle était arrivée à celle du départ sans l'avoir accomplie. Elle ne pouvait pas, une fois partie, réparer sa coupable négligence, puisqu'elle ne savait point assez bien écrire pour prier sa tante de la remplacer auprès de Rosa, et madame Wilson était si malade, qu'on ne pouvait songer à la préoccuper d'affaires pareilles ; les regrets s'éteignirent peu à peu, et les mille distractions d'un voyage prolongé vinrent bientôt faire oublier Rosa. Quand madame Wilson fut remise, elle songea bientôt à sa petite protégée et en écrivit à sa belle-sœur, en la priant de vouloir bien faire une visite à cette intéressante famille et lui porter, de sa part, quelques secours en attendant son retour, qui devait être très-prochain. Mais la tante Marguerite était du nombre de ces femmes du monde qui, très-pressées pour satisfaire un de leurs propres caprices, ne le sont jamais quand leur intérêt personnel n'est point en jeu ; de ces femmes qui se croient charitables, lorsqu'elles jettent une pièce d'argent à un pauvre, dont les plaies hideuses les dégoûtent, ou à une mère de famille, dont les enfants en haillons excitent leur sensiblerie, mais qui ne vont jamais volontairement chercher de ces spectacles, qui attendrissent leurs nerfs bien plutôt que leur cœur. Elle remit donc aussi d'un jour à l'autre sa visite à la petite orpheline, et madame Wilson arriva avant qu'elle ne se fût décidée à la faire.

Sophie, après avoir avoué sa négligence, supplia sa mère de vouloir bien l'aider à la réparer, et de lui permettre d'aller à l'hospice voir Rosa et lui porter quelques encouragements. Le cocher reçut l'ordre de tourner bride et ces dames furent bientôt arrivées à l'hôpital et conduites auprès du lit de la malade.

— Oh ! chère Rosa, s'écria Sophie en lui prenant les mains, avec quelle douleur je vous retrouve ici.

— Et moi, chère demoiselle, que je suis heureuse et reconnaissante de vous revoir enfin ! J'ai beaucoup souffert, je souffre encore beaucoup, mais votre présence me console.

Madame Wilson fut péniblement affectée à la vue du changement qui, en quelques mois, s'était opéré dans les traits de cette enfant : elle interrogea en se-

cret le médecin qui était chargé de la soigner, et acquit la triste certitude qu'elle était condamnée à mourir.

En la quittant, on la recommanda tout particulièrement aux soins des gardes-malades, et on lui promit de revenir le lendemain.

Sophie avait le cœur occupé d'un grand projet, qu'elle n'osait confier à sa mère, parce qu'elle sentait en elle-même, qu'elle ne méritait point qu'elle lui en accordât la réalisation. Mais, poussée par la pitié et les regrets, elle se décida, après quelques heures de lutte, à en parler à madame Wilson qui, heureuse de voir avec quel zèle, elle désirait réparer le mal, qu'avec plus de fermeté et de résolution, elle aurait pu éviter, se hâta de lui laisser le champ libre.

Dès le lendemain, la vieille nourrice de Sophie reçut une lettre qui l'appelait à Londres ; elle habitait une campagne de madame Wilson, à quelques lieues de Greenwich, et elle ne fut pas longue à se rendre à l'appel. On lui confia sa chère petite Sophie, à la grande joie de toutes deux, et celle-ci jusque bien après le départ de la chaise de poste lui répétait :

— Vous entendez, nourrice, maman vous a dit que vous me laisseriez tout arranger à ma guise.

Rosa fut exactement visitée par madame Wilson tous les jours, mais elle s'attristait de ne plus voir Sophie, n'osant toutefois se plaindre de son absence. Elle demandait parfois avec timidité si on ne lui amènerait jamais ses petits frères et sa sœur ; elle désirait tant les embrasser ! La maladie ne faisait point de progrès, elle ne souffrait point, mais une prostration générale des forces l'empêchait de faire le moindre mouvement. Un matin, sa providence terrestre, comme elle appelait souvent la bonne madame Wilson, vint de bonne heure ; elle portait sur son bras un chaud manteau à capuchon et un petit bonnet de laine.

Allons Rosa, nous allons nous lever un peu, essayer nos forces, ma chère fille ; le médecin permet une petite promenade en voiture.

Avec l'aide de la garde-malade, elle fut habillée, enveloppée dans le manteau ; on lui rabattit le capuchon sur le front ; le domestique de madame Wilson vint la porter jusqu'à la voiture et la déposer doucement sur un matelas et des coussins préparés pour la recevoir. La mère de Sophie s'installa à ses côtés, et les chevaux partirent d'un pas mesuré pour éviter des secousses à la malade.

On sortit de la ville : bientôt les arbres, la verdure, des fleurs parurent aux yeux ravis de la pauvre petite ; l'air pur et frais pénétra dans ses poumons et rafraîchit leur brûlante douleur. Ses regards erraient des vertes prairies au ciel bleu, des jardins émaillés aux rideaux de soie rose qui ornaient la calèche, puis s'arrêtaient en se remplissant de larmes sur sa chère bienfaitrice assise à ses côtés. Elle ne pouvait parler, elle se sentait si heureuse ; elle songait à son entrée à l'hospice ; elle revoyait le lit de misère dans lequel elle y avait été portée ; elle se souvenait de son cri désespéré. Il est trop tard ! Elle ressentait les mêmes souffrances qui alors déjà lui déchiraient la poitrine ; elle se disait encore : Il est trop tard ! trop tard pour me guérir, mais point pour me consoler. Et en retour de ces ineffables consolations que la charité lui versait si tendrement, elle appelait les bénédictions d'en haut, et quoique ses lèvres se tussent encore, son cœur parlait avec Dieu.

Elle s'endormit. C'était le premier sommeil depuis de bien longs jours ; le bercement de la voiture l'avait eausé, il s'arrêta avec lui, et Rosa en s'éveillant vit en face d'elle une petite maisonnette ensevelie, d'un